

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

## ABONNEMENT

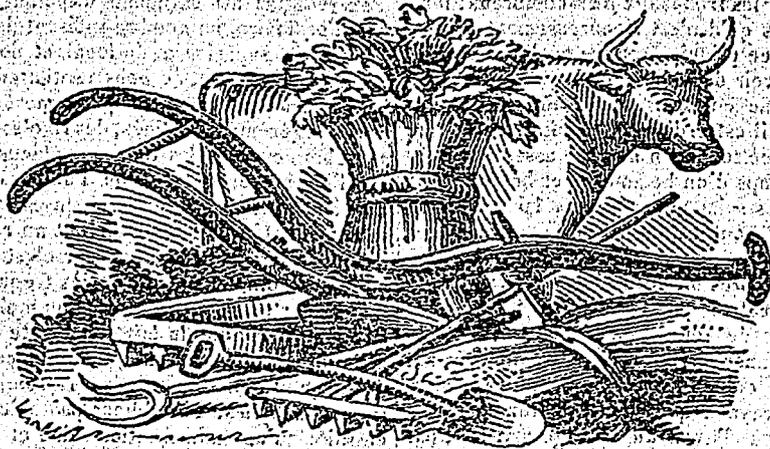
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



## ANNONCES

1re insertion, 8 cts. la ligne  
2e " " etc. 2 cts.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantages d'annoncer dans ce journal.

Enparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

## CAUSERIE AGRICOLE

### LES PRODUITS DU BÉTAIL.

(Suite.)

Il ne nous reste plus aujourd'hui pour terminer cet important sujet de l'alimentation du bétail qu'à démontrer les avantages du rationnement régulier. (On entend par rationnement régulier la distribution à des heures fixes, d'un même volume d'aliments.) Tous les cultivateurs possèdent théoriquement d'excellents principes à cet égard ; mais tous ne les mettent pas en pratique ; nous ne pouvons expliquer cette négligence que par la raison qu'ils ne sont pas assez convaincus de son importance. Il est donc de notre devoir d'aborder ce sujet et de faire comprendre à nos lecteurs, combien ils perdent en ne soignant pas leur bétail à des heures régulières ou en lui donnant des repas tantôt trop copieux et tantôt trop légers.

Dans notre dernière causerie, nous disions que plus la mastication sera complète, c'est-à-dire plus l'animal broiera sa nourriture, plus celle-ci s'imprènera de salive, plus la digestion sera facile et l'élaboration complète.

Eh bien, le moyen d'en arriver là, est tout simplement le rationnement régulier. Ce moyen ne coûte pas cher comme on voit.

En effet, l'animal qui reçoit ses aliments toujours à la même heure, mange suffisamment pour attendre le repas suivant. Lorsque le temps de ce dernier est arrivé, l'animal n'est pas trop affamé, il a assez d'appétit pour consommer sa ration ordinaire ; mais il ne la dévore pas comme le fait celui qui attend depuis longtemps qu'on veuille bien lui apporter la nourriture dont il a besoin. La conséquence rigoureuse de ce fait, c'est que le sujet rationné régulièrement, mâche parfaitement ses aliments, ne les avale que lorsqu'ils sont bien broyés, les mélange entièrement avec sa salive, les digère avec facilité et les élabore, on pourrait dire, complètement.

Celui, au contraire, qui reçoit ses repas irrégulièrement, qui a aujourd'hui une forte ration et à qui l'on ne donnera demain

qu'une quantité insuffisante de fourrage, sera placé dans une position bien différente du précédent. Tantôt son appétit forcé lui fera absorber trop rapidement la nourriture qu'on lui distribuera, tantôt il n'en absorbera qu'une partie seulement et le reste sera foulé aux pieds et par conséquent perdu. Dans le premier cas, l'animal digère très-mal et ne prend qu'une faible proportion des substances alimentaires contenues dans les aliments distribués. C'est surtout dans le fumier du sujet ainsi traité que nous pourrions remarquer ces débris de fourrage non digérés et ces grains entiers dont nous parlions dans notre dernière causerie. Dans le second, son estomac n'étant pas suffisamment rempli, éprouvera des tiraillements qui le feront souffrir et empêcheront la nourriture de produire tout son effet utile.

Ces inconvénients peuvent être évités par le rationnement régulier. Aussi, les cultivateurs devraient-ils tenir fermement à la règle qu'ils doivent s'imposer de soigner leurs bestiaux, à quelque espèce qu'ils appartiennent, à des heures toujours régulières, et de leur donner une quantité d'aliments plus ou moins grande, mais toujours égale en volume. Quant à l'abondance et à la richesse de cette nourriture, ce sont des détails que nous ne pouvons voir dans les généralités que nous donnons ici, cela nous éloignerait trop de notre sujet. Mais en parlant de la nourriture dans chaque espèce animale, nous ferons connaître les principes qui doivent servir de guide aux praticiens dans chaque spéculation qu'ils voudront entreprendre sur les animaux.

Ainsi, choix judicieux des aliments, amélioration du sol, préparation de la nourriture et rationnement régulier : voilà quatre grands moyens de diminuer les dépenses qu'entraîne la tenue du bétail. C'est dans l'emploi de ces moyens que le cultivateur doit apporter sa plus constante sollicitude ; ce sont les plus importants. Mais là ne doit pas s'arrêter son esprit d'économie ; car tout bon résultat obtenu sous ce rapport constitue un profit net qui démontre que la bonne direction donnée à l'entreprise contribue à l'augmentation de la richesse du cultivateur plus que l'exécution la plus parfaite des opérations agricoles. Ainsi l'exploitant peut encore diminuer les dépenses de son bétail par une meilleure organisation du personnel de la ferme,

par des logements mieux appropriés à ses besoins et par une connaissance plus approfondie des opérations commerciales inhérentes à sa spéculation, telles que la vente et l'achat des bestiaux.

En principe, le troupeau doit être assez nombreux pour que les soins qu'il doit recevoir en hiver prennent tout le temps d'un homme; d'un autre côté, pour les troupeaux très-nombreux, il ne faut pas avoir plus d'employés qu'il n'est rigoureusement nécessaire. La première partie de ce principe souffre quelques exceptions; mais il ne peut y en avoir dans la seconde.

Dans la petite et la moyenne culture, c'est-à-dire sur les petites et les moyennes terres, il est ordinairement impossible que les bestiaux d'une même espèce soient en nombre assez considérable pour prendre tout le temps d'un homme. Cet homme peut très-facilement donner tous les soins nécessaires à 16 vaches ou 10 bœufs à l'engrais, ou 250 moutons, ou 40 porcs, et préparer leur nourriture. Si donc l'étendue de la propriété ou sa fertilité ne permet pas de tenir les nombres de bêtes que nous venons de donner, ce serait un mauvais calcul que de n'y pas faire attention et de leur consacrer plus de temps qu'il n'est besoin. On pourrait bien, à la vérité, donner divers autres travaux à cet homme; mais il ne faut pas oublier que cette manière d'agir, que cette diversité dans les travaux que doit exécuter un même employé est le plus sûr moyen d'avoir un ouvrage mal fait, par conséquent le cultivateur doit se mettre en garde contre ces pertes par une direction plus attentive; ou bien en faisant faire ce travail par un fils de la famille intéressé à la réussite de l'entreprise.

Mais c'est dans la grande culture particulièrement que ce principe doit être rigoureusement suivi; car ici la surveillance même la plus active ne pourrait jamais obtenir les résultats qu'obtient le propriétaire d'une terre de moyenne étendue. Il faut de toute nécessité spécialiser les services, donner à chaque employé une branche qui exige un travail continu. Cet employé acquiert dans cette branche une expérience, une adresse qui en peu de temps le rend précieux, pourvu, bien entendu, qu'il ait la volonté de bien faire. La spécialisation des services a été de tout temps, dans l'industrie comme dans la culture, un moyen efficace d'augmenter les profits; mais pour y arriver, il est essentiel de n'adopter que les branches de spéculation et les espèces d'animaux dont le service exige le concours d'un ou deux employés spéciaux. Si cette condition n'est pas remplie, il vaut cent fois mieux faire disparaître la spéculation ou l'espèce de bétail dont le service n'emploierait pas tout le temps d'un homme.

Supposons qu'un cultivateur, propriétaire d'une grande ferme veuille spéculer sur l'engraissement; mais dans sa position et avec les moyens qu'il possède, il ne peut opérer que cinq ou six sujets; il serait certainement contraire à ses intérêts de prendre un engagé pour soigner ce petit nombre seulement. S'il le fait, il fera peser sur cette spéculation une charge qui en restreindra considérablement les bénéfices, et même pourra quelquefois les rendre nuls. Il sera donc obligé de donner à cet employé d'autres travaux suffisants pour occuper le temps qui lui reste. Immédiatement se présente une autre difficulté: ces travaux supplémentaires l'occuperont pendant trop longtemps, et son occupation principale en souffrira, il la fera à la hâte et la fera mal par conséquent, les animaux engraisseront mal et la spéculation deviendra ruineuse.

En face de ces inconvénients, il n'y a que deux voies à suivre: supprimer entièrement cette branche de spéculation ou lui donner une importance suffisante pour qu'elle requiert le travail d'un employé au moins. D'ailleurs, un trop grand nombre de spéculations différentes sur une terre n'est pas toujours ce qu'il y a de plus lucratif; car alors elles se nuisent souvent réciproquement.

On peut encore faire beaucoup d'économies dans la construc-

tion et la disposition des bâtiments; et elles peuvent être obtenues avec facilité sans que la santé des animaux en souffre en aucune manière. Les conditions essentielles à l'entretien de la santé du bétail sont: de l'air, de la lumière, un écoulement prompt des urines et une fermeture assez complète pour entretenir à l'intérieur une température moyenne et toujours égale. Ces conditions n'exigent pas des bâtiments dispendieux. Un plafond plus élevé que d'ordinaire, un nombre suffisant de petites ouvertures placées à la partie supérieure du local et dont le but est de donner la lumière nécessaire, de bons ventilateurs, des portes suffisamment larges, mais qui ne soient pas opposées les unes aux autres, des parés légèrement inclinés, des rigoles qui transportent les urines au dehors ou dans des tonneaux placés sous les bâtiments, suivant que l'on préférera l'un ou l'autre de ces moyens; tout cela s'obtient sans de grandes dépenses et le bétail en profite admirablement. On doit tenir surtout au renouvellement de l'air dans le logement des animaux; car c'est de ce renouvellement plus ou moins complet plus ou moins fréquent que dépend leur bonne santé, leur engraissement plus ou moins rapide, et la saveur plus ou moins agréable du lait. Une bête qui séjourne quelque temps dans un air vicié, malsain, affaiblit considérablement, se couvre de sueur et alors le moindre refroidissement peut lui causer de graves maladies. N'oublions pas qu'un air pur est tout aussi nécessaire qu'une alimentation saine et suffisante.

Cependant lorsque nous recommandons le renouvellement de l'air, nous ne voulons pas par là permettre un abaissement subit de la température intérieure; au contraire, ce serait une faute grave qui pourrait avoir les plus mauvais conséquences. Il faut obtenir ce renouvellement tout en ne refroidissant pas le local, c'est peut-être un peu difficile dans les bâtiments très-bas de plafond qui se construisent généralement; mais très facile dans les bonnes constructions. On n'a alors qu'à ouvrir les ventilateurs fréquemment, mais pendant peu de temps. Les ouvertures destinées à donner la lumière doivent être placées bien au-dessus de la tête du bétail et les portes ne doivent pas être opposées les unes aux autres, afin d'empêcher le passage des courants d'air, qui refroidissent instantanément l'air intérieur.

Enfin, les logements doivent être placés de telle manière que le service puisse se faire le plus économiquement possible. On peut y arriver en les mettant à proximité des fenils, des caves à racines, et surtout, du lieu où se prépare la nourriture. Toute économie qui serait un empêchement à l'obtention de ces résultats serait une économie mal entendue. Autant que possible les bêtes doivent être placées tête à tête et entre chaque double rangée, il doit y avoir un passage assez large pour que l'homme chargé du soin des animaux puisse passer facilement lorsqu'il distribue la nourriture. La même facilité doit exister lorsqu'il s'agit d'enlever les fumiers.

Une autre grande économie dans le service des bestiaux serait l'établissement d'une pompe avec tuyau et robinets afin de pouvoir distribuer l'eau en un instant dans toutes les auges. Ces dispositions, il est vrai exigent des dépenses plus considérables; mais elles sont bientôt largement payées par la facilité et la rapidité avec laquelle l'ouvrage est exécuté. De cette manière, l'employé qui suffisait à peine pour soigner convenablement 16 vaches, pourra bien facilement en soigner 20 à 24; et son temps se trouvant réparti sur un plus grand nombre de sujets grèvera moins la spéculation.

(A continuer.)

## REVUE DE LA SEMAINE

On voudra bien nous pardonner si nous commençons aujourd'hui par le chapitre de la *Ménervé*. Elle est plus que jamais

divertissante : la longue réplique qu'elle nous fait dans son numéro du 3 novembre prouve évidemment qu'elle est en dehors des gonds, et, ce qu'il y a de beau à voir, c'est qu'elle est fière d'elle-même, comme elle ne l'a jamais été. Ce n'était certes pas la peine de mettre pour si peu deux colonnes sur pied ; mais enfin, il est dans ses goûts de faire grand déploiement de forces matérielles. A son âge, elle devrait savoir que ce n'est pas le grand nombre de mots qui a de la valeur, mais bien le sens que ces mots renferment : elle ne paraît pas même le soupçonner. Essayons de lui donner un peu conscience de ce qu'elle pèse et de ce qu'elle vaut, au point de vue de la vérité et du bon sens.

M. de la *Minerve* proteste d'abord contre le genre de journalisme auquel appartient la *Gazette des Campagnes*. Et ce qui fait, d'après lui, que la *Gazette* appartient à un genre de journalisme tout particulier, c'est qu'elle se défend lorsqu'elle est attaquée, et que, par-dessus le marché, ses défenses occupent de la place dans ses colonnes ! Que ceux qui ne le savaient pas avant aujourd'hui l'apprennent, voilà ce qui constitue un genre nouveau dans le journalisme. Il est fort, à ce qu'il paraît, notre confrère sur la diversité des genres ! Il s'apercevra quelque bon jour, comme défunt M. Jourdain, que nous faisons de la prose en parlant, et que par conséquent nous avons un genre de langage tout particulier.

Puisque nous sommes condamné, pour donner satisfaction à M. de la *Minerve*, à nous occuper de ces puérités, nous lui demanderons s'il existe un seul journal qui ne fasse ce que nous faisons. Non, répond-il ; mais remarquez que la *Gazette des Campagnes* n'est pas dans le cas des autres journaux : elle se prétend journal agricole. Or, en cette qualité, elle ne doit parler qu'agriculture, elle doit s'interdire toute polémique ; sinon elle blague les cultivateurs ; c'est une feuille de contrebande.

M. de la *Minerve* est ici tout-à-fait désorienté et en voici la raison : il s'est fait une idée à lui d'un journal agricole ; il ne voit que cette idée, il marche d'après elle et il veut l'imposer aux autres. Mais, qu'il nous permette de le lui demander, sur quoi s'appuie-t-il pour croire qu'il n'y a que lui au monde qui puisse concevoir une juste idée d'un journal agricole ? A-t-il une patente à cet effet ? Ne pouvons-nous pas tout aussi bien que lui concevoir ce que doit être un pareil journal, et notre idée ne peut-elle pas être aussi bonne que la sienne ? De qui ensuite tient-il le droit de nous imposer ses volontés, de nous couler dans le moule qu'il a forgé ? Nous serions curieux de le savoir. Du train qu'il va, il finira donc par prétendre que tous les journaux politiques, littéraires, etc., du pays doivent être exactement calqués sur la *Minerve*, car, s'il conçoit si parfaitement l'idée d'un véritable journal agricole, le journal politique, littéraire, etc., qu'il rédige doit être la perfection dans le genre et il n'est pas permis de s'écarter de ce modèle. Alors le cas se compliquerait et nous ne serions qu'à l'aurore d'une grande réforme dans le journalisme.

M. de la *Minerve* ajoute que la *Gazette* blague les cultivateurs. Mais depuis huit ans qu'elle existe, ils ont eu le loisir et la faculté de connaître ce qu'elle vaut. Ils la lisent et savent parfaitement ce qu'elle leur donne ; si donc ils continuent de la recevoir, c'est qu'ils l'aiment telle qu'elle est. Qui jamais les a contraints, les a même sollicités de s'y abonner ! Et puis, quelle promesse avons-nous faite que nous ne remplissons pas ? Mais sans rien entendre, sans peser la valeur des mots qu'il emploie, M. de la *Minerve* renchérit : " la *Gazette*, dit-il, est une feuille de contrebande. " Pour qu'il en fut ainsi, il faudrait qu'il existât une loi qui lui défendît d'être ce qu'elle est et de circuler dans le public. Où est-elle cette loi ? Il est vraiment humiliant d'avoir à réfuter de telles insignifiances. Nous ne savons pas si M. de la *Minerve* conçoit aussi parfaitement qu'il le dit l'idée d'un journal agricole modèle, mais ce que nous savons bien, c'est qu'il

radote parfaitement. Qu'il ne s'offense pas du mot : il est très-français et employé très-à-propos.

Il nous fait encore un crime de nos réponses ; à son jugement, elles prennent la place des matières agricoles. Il nous permettra de croire que c'est tout autre chose que l'intérêt, qu'il porte à ces matières, qui lui fait trouver nos réponses trop longues. D'autant plus dévoué à la cause agricole qu'il n'en a pris souci qu'à la onzième heure, Monsieur va jusqu'à compter les colonnes que nous avons consacrées à l'agriculture dans le numéro où nous lui avons répondu, et il se récrie fort, après supputation faite. Or, un fait bien certain et que chacun peut vérifier, c'est que les matières agricoles n'ont presque jamais été plus abondantes dans les autres numéros de la *Gazette* que dans celui-là. Cependant la *Minerve* a loué et fortement recommandé la *Gazette*, elle vient même de l'avouer, quand, avec le même nombre de pages qu'aujourd'hui, elle n'en consacrait pas davantage à l'agriculture. Pourquoi donc avoir ainsi deux poids et deux mesures ? Une pareille conduite ne s'explique pas raisonnablement. Pourquoi encore la *Minerve* ne s'attaque-t-elle pas à notre feuilleton qui parle de tout autre chose que d'agriculture ? Pourquoi ne s'attaque-t-elle pas même à notre page d'annonces ? Ne s'est-elle pas aperçu que, dans le numéro qu'elle incrimine, la page des annonces a été sacrifiée, tout justement pour ne pas porter préjudice aux matières agricoles ? Pourquoi enfin, puisque d'après la *Minerve* un journal agricole parfait, comme l'est la *Semaine*, ne doit parler qu'agriculture, à l'exclusion de tout autre matière, la dite *Semaine* publie-t-elle un feuilleton ? Nous serions curieux de voir comme M. de la *Minerve* s'y prend pour coordonner et marier ensemble toutes les idées qu'il émet. Pour nous, nous n'y voyons que contradiction flagrante, petites et détestables passions.

M. de la *Minerve* a senti que d'aussi plaisantes équipées ne suffisaient pas pour prouver sa force ; il tente donc de nous faire avaler des démentis.

La *Gazette* a salué avec bonheur l'apparition de la *Semaine agricole*, avons-nous affirmé. — " Ce n'est pas vrai, riposte M. de la *Minerve*, car la *Gazette* a dit en résumé, lors de l'apparition des nouveaux journaux agricoles, que l'espoir d'hériter de la pitance de \$2400 les faisait surgir. " D'abord ce n'est pas cela que la *Gazette* a dit en résumé ; elle a dit autre chose encore et un résumé doit tout comprendre. Ensuite, n'eût-elle dit que cela, ça ne prouverait pas ce que prétend M. de la *Minerve*. Et, en effet, ce prétendu résumé n'établit nullement que la *Gazette* a vu d'un mauvais œil la formation de nouveaux journaux agricoles, mais seulement qu'elle a jugé que ce sont des vues d'intérêt propre qui leur ont donné naissance. Or, parler du motif qui a inspiré une œuvre ce n'est pas se prononcer sur cette œuvre elle-même ; il y a une immense différence entre les deux : l'un peut n'être pas très-louable, l'autre peut être excellente. Aussi la *Gazette* ne s'est-elle pas arrêtée au seul motif qui a déterminé la fondation de nouveaux journaux agricoles ; elle a parlé de ces journaux considérés en eux-mêmes, et voici ce qu'elle a dit et ce que M. de la *Minerve* supprime avec une malhonnêteté manifeste : " Doit-on le regarder (l'acte de formation de nouveaux journaux agricoles) comme l'indice d'un travail qui s'opère lentement, il est vrai, mais efficacement dans l'opinion publique en faveur de l'agriculture depuis plusieurs années ? Oui, sans doute. " Et un peu plus loin : " Réjouissons-nous de voir la cause agricole recruter de nouveaux et puissants amis dans la presse, et souhaitons-leur à tous la bienvenue de grand cœur. " Un peu plus loin encore : " Nous faisons des vœux pour que ces brillantes promesses se réalisent. "

Voilà donc un point de réglé et si clairement que nous n'y reviendrons plus. Réglons-en un autre maintenant. M. de la *Minerve* affirme que nous avons dit une fausseté lorsque nous

lui avons reproché d'avoir trouvé à redire à la conversion de l'édition hebdomadaire du *Nouveau Monde* en journal agricole. Il le fait voir en disant : " Nous avons si peu trouvé à redire à l'édition hebdomadaire du *Nouveau Monde* que le 18 octobre nous disions : Nous n'avons rien à redire à la propagation en elle-même d'une telle édition. Si la spéculation est bonne, tant mieux pour les propriétaires du journal quotidien ; ils courent leurs chances. " Il s'arrête là, le rusé qu'il est ; mais s'il avait tout cité, on aurait vu qu'il déplorait le tort que la dite édition allait causer aux autres journaux agricoles nouveaux-nés. Mais passons-lui cette fredaine. Nous avons, dans l'article même que nous réfutons de quoi le confondre. Une soixantaine de lignes après celles que nous venons de citer, il oublie qu'il a eu besoin de dénaturer la vérité pour se tirer d'affaire sur un point, et comme il a à se tirer d'affaire sur un autre, et qu'alors la vérité lui paraît devoir mieux le servir, il n'hésite pas, il la dit tout entière, et se donne à lui-même un solennel démenti. Écoutons-le, ce pur d'entre les journalistes, lui qui vient de protester qu'il n'a voulu, en écrivant contre nous, que flétrir une intrigue, mais non pas se plaindre de l'existence d'une publication qui n'est pas de nature à nuire à la *Semaine* : " Nous avons vu la *Gazette*, dit-il, passer dans le corps de l'édition hebdomadaire d'un grand journal quotidien, pour enlever le prétexte et la raison aux abonnés de ce journal d'encourager un autre journal agricole. " Peut-on parler plus clairement ? Continuez, M. de la *Minerve* ; vous allez de mal en pis. Ne vous croyant pas obligé de respecter la bonne foi ni la logique, vous procédez avec un remarquable sans gêne.

Mais ce n'est pas tout. Nous avons accusé la *Minerve* de nous avoir attaqué sans provocation par des correspondances et des articles éditoriaux très-injurieux. M. son Rédacteur nie le fait et nous dit poliment que nous en avons menti. A notre proposition, il oppose cette autre : c'est vous qui avez attaqué, nous n'avons fait que vous répondre. Sa preuve est comme suit : vous nous avez harcelé d'abord par un article des plus anodins sur les politesses du jour de l'an, ensuite par un autre sur notre correspondant de Paris, enfin par un troisième où vous nous avez attribué des rapports inexacts pour donner raison à l'attaque.

Si M. de la *Minerve* savait le français, ou voulait le parler et l'écrire, il nous exempterait de débrouiller bien des affaires. Il n'appellerait pas *attaquer* la *Minerve* ce qui n'est que *critiquer par devoir* trois écrits que ce journal a publiés. Et encore, comment cette critique a-t-elle été faite ? Avec tous les égards imaginables. Nous ne nous sommes pas rué sur la *Minerve* en criant tout d'abord qu'elle est mal inspirée, dévoyée, bonne à rien, etc. Non ; nous n'avons pas agi de cette façon. Nous nous sommes contenté de dire : " voici tel écrit que publie la *Minerve* ; cet écrit renferme des inexactitudes, des erreurs, " et pour preuve nous avons confronté les principes qui y étaient émis avec l'enseignement catholique. Voilà absolument tout. Nous avons mis à l'écart autant que possible et le journal et les personnes ; nous ne nous sommes occupé que des principes. De semblables procédés ne sont certes pas et ne peuvent pas être des attaques dirigées contre un journal, quoiqu'on dise : ils sont bien plutôt des actes de charité exercés en sa faveur et en faveur de la vérité. M. de la *Minerve* est donc ici encore parfaitement à côté. Mais il l'est bien davantage en osant dire que ce qu'il a écrit contre nous n'est qu'une réponse. Alors le mot *réponse* ne signifie plus pour lui ce qu'il signifie pour tous les autres. Il faut être bien à bout de bonnes raisons, avoir perdu tout scrupule à propos du choix des moyens de défense pour avoir le front de soutenir en plein public qu'accuser la *Gazette* d'être un journal qui dupé ses abonnés, qui suit une fausse route, et ses propriétaires et rédacteurs d'être de perfides irritants, de fieffés calomnieurs qui débitent dans les rues de

Montréal des infamies sur le compte du rédacteur présumé de la *Semaine agricole*, c'est répondre à des articles anodins qu'elle a publiés sur les politesses du jour de l'an, à la critique qu'elle a faite d'une correspondance de M. Dunn et d'un compte-rendu d'un discours de Sir Cartier sur le libéralisme de M. Gladstone. Comme une réponse suppose toujours un rapport intime avec ce qui a été dit précédemment, et qu'il n'y en a aucun entre les tirades de la *Minerve* et ceux de nos écrits qui lui ont déplu, il n'y a pas moyen de s'expliquer le langage que nous tient ici M. son rédacteur qu'en disant qu'il est d'une excessive mauvaise foi ou qu'il manque complètement du plus commun bon sens. Il ne nous surprend pas quand, après avoir parlé comme on vient de voir, il dit : " Que nous importe après cela que la *Gazette* arrive avec des démentis ! "

Reste un dernier point à examiner. Sommé de prouver les accusations qu'il a formulées contre certain d'entre les rédacteurs de la *Gazette*, M. de la *Minerve* dit : Nous avons vu la *Gazette* prétendre que les nouveaux journaux agricoles ne voulaient que se disputer \$2,400 ; nous l'avons vue passer dans le corps d'un grand journal quotidien ; nous avons vu l'article qui annonçait cette fusion parler encore des \$2,400 ; nous avons vu le principal inspirateur de la *Gazette* dans les rues de Montréal, et le même jour le *Nouveau Monde* publiait un article contre la *Semaine Agricole* ; conclusion : donc les rédacteurs de la *Gazette* ont intrigué avec ceux du *Nouveau Monde* pour nuire aux nouveaux journaux agricoles ; donc un des rédacteurs de la *Gazette* a débité dans les rues de Montréal des infamies sur le compte du rédacteur présumé de la *Semaine*. Cette conclusion n'en est pas une, mais qu'importe à M. de la *Minerve*. C'est bien lui qui s'occupe du bon sens ou de la logique !

Il nous dit en terminant que nous boulangérons un peu de religion, que nous sommes un engueuleur, et d'autres douceurs de ce genre. Il prétend répondre par là à ce que nous avons dit, en en donnant une preuve entre mille, de l'esprit peu catholique qui règne dans la *Minerve*. Comme on le voit, ce n'est guère poli, ce n'est pas fort non plus. Les injures gratuites prouvent que celui qui s'en sert n'a rien de raisonnable à faire valoir.

En résumé, cette querelle que nous a engendrée la *Minerve* n'a pas d'autre but que d'empêcher la *Gazette* de devenir l'organe officiel du Conseil d'Agriculture. Elle craint que la *Gazette* ne s'empare du Capitole et des richesses qu'il recèle. Qu'elle se rassure, la *Gazette* ne prendra pas le Capitole, car l'Oie de la Basse-Ville de Québec vient de crier. Ce pauvre *Canailien* ! Il est toujours condamné à faire des articles sans tête ni queue. Il a eu quelque peu conscience du débat entre le *Minerve* et la *Gazette des Campagnes*, et, vite, il s'est mis à l'œuvre dans son numéro du 3 novembre. Ce qu'il veut dire, il n'en sait rien ; mais il a du moins la jouissance matérielle d'enfiler des mots les uns à la suite des autres, sans s'occuper s'ils traduisent ou non un sens quelconque. C'est ce qu'il lui faut : il rit de phrases, et plus elles sont creuses, mieux il les digère. Il est ainsi fait : il faut bien le subir. C'est tout ce que nous avons à lui répondre.

Quand le *Constitutionnel* et le *Courrier de Beauharnois* se seront mis au fait de la question, nous verrons ce que nous aurons à leur dire.

M. le rédacteur du *Courrier de St. Hyacinthe*, toujours sucré, toujours aimable, ne nous parle plus qu'en nous montrant un visage couleur de rose. Nous avons relevé les assertions mensongères de son correspondant de Québec. Il s'en offense. Il a grand tort ; son devoir était de reproduire nos démentis, puisque sa feuille avait servi de véhicule à la calomnie. Refusant de le remplir, il n'a pas même le bon esprit de se faire. Comme les mots ne lui pèsent pas au bout de la langue et qu'il a étudié un dictionnaire de grosses épithètes en guise d'un traité de philosophie, il nous dit que nous avons répondu des injures à son sien

chroniqueur et agi malhonnêtement envers M. Dunn; que la *Minerve* nous apprécie à notre juste valeur et que nous sommes un *crétin mal appris*. Il nous dit enfin que nous avons eu tort de répondre ce que nous avons répondu à M. le chroniqueur de Québec; selon lui, nous devions nous borner à répondre à cette question: est-il vrai que l'École d'agriculture n'ait que deux élèves? et il nous somme de faire la réponse à la question ainsi posée. C'est-à-dire que Monsieur veut que la *Gazette* laisse à ses propres affaires et s'occupe de celles des autres. Est-il méchant un peu ce M. du *Courrier de St. Hyacinthe*? Il voudrait que nos répliques fussent comme les siennes, à cent lieues de la question!! Si l'École d'agriculture l'occupe si fort, qu'il prenne patience: il en aura des nouvelles avant longtemps.

Ainsi, ils sont cinq à nous faire de la musique, qui sur un ton, qui sur un autre: sur ces cinq, il n'y a pas un bon joueur de guimbarde.

La législature d'Ontario s'est ouverte le 3 novembre.

Nos zouaves canadiens ont été fort bien accueillis en France. Partis du Havre le 13 octobre, ils se sont rendus le même jour à Rouen où Son Eminence le Cardinal Bonnechose leur a accordé une audience avec une bonté toute paternelle. Le soir, ils ont soupé au grand séminaire et le Cardinal a présidé la réunion. A Paris, nos zouaves ont rencontré MM. Aubry, ancien professeur de l'Université-Laval, Desjardins, Turcotte et M. le chanoine Fabrè. Ils sont partis le 16 pour Lyon et le 18 ils étaient à Marseille d'où ils devaient partir le soir pour Civitta-Vecchia.

On dit que l'abbé Passaglia, ex-jésuite, revient à de meilleurs sentiments et qu'il est disposé à se soumettre à tout ce qu'exigera le Pape.

### Engraissement des porcs

Nous traduisons du *American Stock Journal* l'article suivant que nous livrons aux abonnés de la *Gazette des Campagnes* persuadé qu'ils pourront en tirer quelque profit:

Le laps de temps nécessaire pour engraisser un porc est de 3 à 5 mois; suivant les moyens de l'engraisneur, la race qu'il possède, l'attention qu'il y apporte, et aussi suivant que l'opération est exécutée avec plus ou moins de jugement. Les porcs ne devraient être définitivement à l'engrais que lorsqu'ils sont en bon état; leur nourriture devra alors être quelque peu meilleure que celle qu'ils recevaient auparavant; mais cependant il ne faudra pas que l'augmentation se fasse trop rapidement; tout au contraire elle ne doit avoir lieu que graduellement, jusqu'à ce que les forces digestives de l'animal se soient adaptées aux aliments les plus nourrissants avec lesquels on termine l'opération. Une augmentation trop rapide produit à coup sûr des indigestions dont le seul remède est la diète.

Il est essentiel que les porcs reçoivent leurs repas à des heures régulières, tout animal nourri régulièrement augmente plus que celui qui est nourri sans régularité, et lorsque les rations sont variées et qu'elles n'amènent pas la satiété, l'opération est accompagnée de résultats avantageux. La meilleure époque pour commencer l'engraisement est l'automne, alors on peut se procurer en grande quantité toutes les meilleures espèces d'aliments; la température n'est ni trop chaude, ni trop froide; et l'humidité qui prévaut ordinairement dans cette saison agit favorablement sur la peau et les tissus, et pour ainsi dire adoucit tout le système animal. En outre, les porcs sont prêts pour la boucherie à l'époque où la basse température donne plus de temps au propriétaire et lui permet de garder la viande dans l'état le plus avantageux pour la vente; tandis que pendant les chaleurs, cette viande doit être salée, consommée ou vendue au plus tôt, autrement elle se gâte et perd sa valeur. La meilleure

nourriture pour l'engraisement des porcs est: le pâturage sur un tréfle, ou le parcours d'un champ de blé-d'Inde aussitôt après que la récolte a été enlevée, du lait ou du petit-lait dans lequel on délaie du blé-d'Inde, de l'avoine, de l'orge, des pois moulus, seuls ou mélangés les uns avec les autres ou avec des patates cuites et écrasées, des pois entiers ou grossièrement moulus, ou à l'état de soupe donnés seuls ou additionnés de patates ou de farines; des patates mélangées avec la farine des différents grains sus-mentionnés, ou bien des patates écrasées avec des grains entiers.

Une petite quantité de sel devrait toujours être ajoutée à la nourriture quelle qu'elle soit, car le sel stimule l'appétit aussi bien que les fonctions digestives. On trouvera aussi qu'il est avantageux d'administrer de temps en temps un peu de soufre ou d'antimoine pulvérisé; ces substances tendent à purifier le sang, à faciliter la digestion et à maintenir l'appétit. Des repas légers mais souvent répétés sont préférables à ces copieux repas donnés deux ou trois fois par jour, car les porcs sont sujets à manger avec excès et à se gorger de nourriture, ou s'il reste une petite quantité de leurs aliments dans l'auge, ils y retournent à tous moments jusqu'à ce que tout soit consommé, et dans tous les cas, les fonctions digestives sont affaiblies et l'opération ne s'exécute plus aussi avantageusement. On devra adopter des heures régulières pour la distribution des repas, les porcs reconnaissent bientôt les heures où la nourriture leur est portée et leur estomac est alors préparé à la recevoir. Les indigestions sont le résultat de l'irrégularité et empêchent les rations de produire tout l'effet désirable.

Dans l'opinion de l'écrivain, la forme la plus économique et la plus avantageuse sous laquelle les grains doivent être administrés c'est à l'état de farine humectée avec du lait écrémé ou de l'eau de manière à faire une espèce de soupe ou *bouette*. Quelques auteurs recommandent de mélanger les matières dans la proportion de cinq minots de grain moulu dans cent gallons d'eau puis d'agiter plusieurs fois par jour pendant deux à trois semaines, jusqu'à ce qu'un commencement de fermentation se produise et que le mélange prenne une saveur aigre-douce. Dans cet état, on prétend que ses facultés nutritives sont augmentées de beaucoup. Un praticien qui a suivi cette méthode sur une grande échelle nous dit: "La différence entre les profits que l'on retire de cette manière de nourrir les porcs et ceux que l'on obtient de l'emploi du grain rond, sont très-grands, si grands même que quiconque l'a une fois essayée n'éprouve jamais le désir de revenir à l'ancienne méthode." Les porcs à l'engrais, nourris abondamment et ne prenant que peu d'exercice, sont sujets à l'acidité de l'estomac, les matières calcaires remédient à cet inconvénient. Ces matières se trouvent en assez grande quantité dans les cendres, la terre, etc., que les porcs mâchent et avalent.

On ne doit pas mettre un trop grand nombre de porcs à l'engrais dans la même loge, trois tout au plus et encore doivent-ils être autant que possible du même âge.

### Une nouvelle publication

Nous avons reçu une nouvelle publication intitulée "La *Gazette des Familles*. Cette *Gazette*, dont M. l'abbé A. N. Leclerc est le rédacteur, est imprimée chez M. C. Darveau, rue de la Montagne, Québec. Elle paraîtra tous les quinze jours; le prix d'abonnement est d'un écu par année. Chaque livraison contiendra 24 pages in-12. M. l'abbé Leclerc se propose dans cette publication de fournir un nouvel aliment à la piété des fidèles, et de combattre les idées pernicieuses qui circulent dans nos campagnes et nos villes par l'expressé des principes religieux que des exemples édifiants sont destinés à faire

respecter, aimer et pratiquer. La *Gazette des familles* aura de plus un chapitre sur l'agriculture et l'économie domestique.

#### Petite chronique agricole

M. le curé de Ste. Flavie, le Révd. M. Duguay, a envoyé à M. Brousseau, éditeur-proprétaire du *Courrier du Canada*, un chou de Siam qui surpasse par sa taille tous ceux que nous avons déjà mentionnés. Il pèse 18 livres, et mesure 36 pouces.

Toutes les personnes qui connaissent le mode de culture de M. Duguay ne sont point surprises de ses succès. Sa culture se fait avec ordre, soin et intelligence. Sans doute que le sol qu'il cultive est exceptionnellement favorable à la culture de certaines plantes, mais il l'est également pour les voisins. Cette circonstance n'ôte donc rien au mérite réel. Nous avons eu par le passé occasion de mentionner les succès agricoles de ce Monsieur, et nous sommes heureux d'avoir encore à les signaler aujourd'hui. Dans la culture, M. Duguay n'a pas uniquement en vue les profits qu'elle peut lui rapporter, ses vues s'élèvent plus haut, ce qu'il veut avant tout, c'est de donner le bon exemple à ses paroissiens, c'est d'encourager et de répandre au milieu des siens le goût de la bonne culture, de la culture améliorée. Ce patriotisme qui engendre le dévouement, qui ignore les bas instincts de l'égoïsme, devenant de plus en plus rare dans le monde, est toujours vivace au sein du clergé catholique. Et si l'odieuse jalousie de quelques envieux ne cherchait sans cesse à lui créer des entraves, que ne ferait-il pas? Les hommes de bien le comprennent et savent en profiter.

L'hiver approche; le beau temps de la semaine dernière s'est enfié précipitamment. Nous avons eu de la neige dimanche dernier. Dans l'après-midi elle s'est transformée en pluie, et vers la fin du jour nous avons eu un beau soleil. C'est là un des mille inconvenients du triste mois de novembre. De la neige, de la brume, des vents tour à tour tièdes et glacés, il peut nous en donner à satiété. C'est assurément le moins aimable de tous les mois de l'année, et il nous semble qu'il s'écoule bien plus lentement. Au commencement de cette semaine, nous avons eu un vent sud-ouest des plus violents, et qui n'a cessé qu'hier.

Le vapeur *Gaspé* est parti pour son dernier voyage dans le golfe la semaine dernière, et le vapeur *City of Quebec* mardi de cette semaine.

Le vapeur *Clyde* est aussi à la veille de terminer ses voyages au Saguenay. Cette année on aura lieu d'être satisfait du service de la ligne de vapeur qui s'est établie entre Québec et le Saguenay, elle a fait dignement son devoir, et jusqu'à la dernière saison. Les cultivateurs de ce vaste territoire ont dû se réjouir de cette amélioration. Les communications avec la ville et les paroisses de la rive sud et nord du fleuve sont devenues plus faciles pendant la saison de la navigation. Pour l'agriculture de cette localité c'est un bienfait, en ce sens qu'elle peut maintenant écouler plus aisément le surplus de ses produits.

Le *Pionner de Sherbrooke* nous apprend que M. Cochrane de Compton a fait une bonne vente d'animaux à un éleveur des Etats de l'Ouest. 1o. six bêtes à courtes cornes, dont deux sont des jeunes veaux, deux génisses d'un an, et deux vaches de 4 et de cinq ans; 2o. onze moutons *Costwold* et quatre pourceaux *Berkshire*. Chaque pièce de détail a été payée en moyenne \$1,366. Le tout a coûté \$9, 835. Quelques autres achats faits en même temps portent cette somme à plus de \$10,000.

On lit dans le *Constitutionnel*: Les voitures d'hiver vont retourner sous la remise, les grelots et les clochettes vont faire silence, voilà la terre qui nous revient. C'est l'été de la St. Martin que nous allons avoir après l'hiver des corneilles, comme les anciens nomment dédaigneusement les froids qui viennent de trop bonne heure. C'est fort heureux que les six pouces de

neige que nous avons eus disparaissent. En plusieurs paroisses de notre district, les patates, les navets, les choux de Siam ne sont pas encore récoltés. Il est même resté de l'avoine sur le champ, sans compter les immenses quantités de foin que les hautes eaux ont empêché d'engranger.

— Les nouvelles qui nous viennent de Matane, Ste. Luce et Métis, nous apprennent que les patates sont en grande abondance, contrairement aux autres parties du pays, mais qu'elles sont encore en grande partie en terre.

— On estime, d'après des données à peu près certaines, que le Haut-Canada aura, cette année, environ cinq millions six cent mille boisseaux d'orge à exporter. La récolte d'orge de l'Etat de New-York égalera au moins celle des meilleures années. Dans l'Illinois et dans le Wisconsin, la récolte de cette céréale est, dit-on, inférieure, pour la qualité, à celle d'une année ordinaire.

L'installation d'une nouvelle presse dans l'atelier de M. Proulx a été cause du retard apporté à la publication de la *Gazette* la semaine dernière et cette semaine.

### RECETTE AGRICOLE

Moyen d'empêcher les étoffes de laine de "fouler"

Lorsque vous devez laver des flanelles ou autres étoffes de laines, préparez d'abord une bonne savonnure (eau de savon), en faisant bouillir de l'eau de pluie dans laquelle vous jetez de petits morceaux de savon, mais n'employez jamais de soda. Puis attendez que votre savonnure soit devenue tiède et faites-y tremper les étoffes que vous voulez laver.

Le lavage des étoffes de laine diffère beaucoup de celui auquel on soumet les toiles et les cotonnades, et, c'est en observant cette différence, que l'on prévient le foulage et le rétrécissement. Ainsi, vous ne devez jamais frotter les lainages avec un morceau de savon, ni avec la main, ni sur la laveuse, comme cela se pratique ordinairement; c'est le plus sûr moyen d'obtenir ce que vous voulez éviter. Les fibres de la laine contiennent un nombre infini de petits crochets qui s'accrochent les uns aux autres lorsqu'on les frotte, alors l'étoffe devient plus épaisse, mais en même temps ses dimensions diminuent.

Vous devez, au contraire, opérer de la manière suivante: Plongez et replongez à plusieurs reprises, dans une grande quantité de savonnure, l'étoffe que vous voulez laver et à chaque fois pressez-la fortement pour en faire sortir l'eau qu'elle contient, mais ne la tordez pas. Les tordeurs mécaniques, composés de deux cylindres en caoutchouc entre lesquels les étoffes passent, sont de beaucoup préférables au travail manuel; car, sans nuire à l'étoffe, ils en font disparaître l'eau si parfaitement qu'elle sèche en beaucoup moins de temps qu'elle ne le ferait autrement.

Lorsque l'étoffe est suffisamment lavée, rincez-la et faites-en sortir l'eau toujours par la compression.

Si le temps permet une dessiccation rapide, faites sécher à l'air libre; dans le cas contraire, vous pouvez faire sécher dans une chambre chauffée, mais évitez de mettre l'étoffe trop près d'un feu.

Avant de la soumettre au lavage, elle aura dû être battue, afin d'enlever la poussière et la boue qui auraient pu s'y attacher.

### LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

LXVIII

La prière des morts

(Suite.)

— Grand Dieu! que voulez-vous dire? s'écria Blanche, frappée d'un funeste pressentiment.

Le vieil Hubert se couvrit la figure de ses mains pour cacher

les larmes qui roulaient le long de ses joues.

— Parlez, vieillard, parlez ! dit le capitaine général, qui ne put dissimuler ses alarmes.

— Pourquoi ai-je à vous annoncer de telles nouvelles ! murmura Hubert, en sanglotant.

— Et ces nouvelles ? demanda la jeune fille, en quittant le bras de son père pour saisir celui du vieil intendant. Parlez... je vous en conjure, ne me tenez pas en suspens, qu'est-ce qui est arrivé à ma mère ; car je sais maintenant qu'elle est ma mère !

— Blanche, mon enfant, aie du courage, dit Zitzka, d'une voix que l'agitation rendait presque inintelligible. Tu vois que ce bon vieillard est hors d'état de te répondre, qu'il est presque suffoqué par sa douleur, et nous ne pouvons que trop deviner la fatale vérité !

— Hélas ! illustre chef, vous n'avez dit que trop vrai ! répondit Hubert ; celle que vous venez chercher n'est plus !

— N'est plus ! répéta Zitzka, qui sentit le cœur lui manquer en voyant s'évanouir sa dernière espérance.

Blanche, dans l'explosion de sa douleur, était tombée à genoux.

Le capitaine général se hâta de la relever ; et au même instant plusieurs personnes entendant ces cris et ces lamentations sortirent de l'appartement avec lequel communiquait la porte que nous avons mentionnée. Des hommes vêtus de longues robes noires, et des femmes portant l'habit blanc des carmélites se pressèrent autour du groupe formé par Hubert, le guerrier Taborite et la malheureuse Blanche. Mais, sur les instances de l'intendant, tous rentrèrent dans l'appartement où Zitzka conduisit sa fille.

Hubert referma la porte ; et quand elle fut un peu calmée, Blanche supplia le vieillard de répondre à ses questions. Elle voulait savoir depuis combien de temps était morte la dame Blanche, si c'était aux horreurs de la famine qu'elle avait succombé, où elle était enterrée ; et, en un mot, toutes les particularités qui la concernaient.

— Quoique nous ayons eu tous à souffrir du manque de nourriture, dit Hubert, notre vénérée maîtresse n'a pas succombé victime des tortures de la faim. Sa constitution depuis si longtemps minée par le chagrin n'a pu résister au choc qu'elle éprouva, il y a six semaines, lorsqu'un accident la rendit témoin de la mort hideuse du marquis de Schomberg et de la baronne Hamelin, qui reçurent le baiser de la vierge !

— Ah ! c'est ainsi qu'a péri la baronne ? observa Zitzka. Mais continuez, ajouta-t-il aussitôt.

— Il y a seulement trois jours qu'elle a rendu le dernier soupir, reprit Hubert ; et ses restes n'ont pas encore été confiés au tombeau. La vérité est que l'état de misère et d'incertitude où le siège a réduit tout le monde dans le château, ici et en haut, a retardé les préparatifs que nous nous proposons de faire pour ses obsèques. Et pourtant ce ne sont pas les pleureurs qui manquent, ajouta Hubert, en promenant lentement ses regards sur l'assemblée qui les entourait.

Tous les assistants regardaient Zitzka avec une sorte d'étonnement et d'anxiété : car Lionel et Conrad qui étaient dans la foule, avaient reconnu le chef des Taborites et l'avaient signalé aux autres.

— Oni, en effet, il y a des pleureurs, observa Zitzka, si tous ceux que je vois autour de moi la regrettent assez pour prier pour elle.

— Il n'en est pas un de ceux ici présents que celle dont les restes sont dans cette chambre à côté, n'ait sauvé du supplice de la statue de bronze, répliqua Hubert.

— Vous dites que son corps repose dans cette chambre, murmura Blanche, en prenant la main du vieillard, et en fixant sur lui ses yeux pleins de larmes.

— Oui, et vous pourrez contempler pour la dernière fois ses traits de marbre, dit Hubert, qui comprit le regard de supplication que la jeune fille attachait ainsi sur lui.

En parlant ainsi, il se dirigea vers la chambre qu'il avait indiquée. Blanche et le capitaine des Taborites l'accompagnèrent, et furent eux-mêmes suivis par tous les membres de la communauté.

Hubert ouvrit lentement et solennellement la porte : le corps de la dame Blanche reposait sur un lit dressé à l'autre extrémité

de la pièce. Elle était vêtue de cet habit de carmélite qu'elle portait habituellement durant sa vie ; ses mains étaient croisées sur sa poitrine, et son visage avait encore l'expression de la sainte résignation dont elle était animée à ses derniers moments.

Blanche se pencha sur le lit, et au moment où elle baisa le front glacé de sa mère, de grosses larmes roulaient de ses joues sur celles de la morte. Le capitaine général aussi se pencha sur celle qui n'était plus, et le guerrier fut agité de bien profondes émotions, en contemplant ces traits qu'il avait vus, il y avait de cela vingt ans, si beaux, et qu'il n'avait jamais plus espéré revoir.

Puis, le guerrier et la jeune fille s'agenouillèrent à côté du lit ; et Hubert étendant les bras comme un prophète vers les hommes vêtus de noir et les femmes enveloppées dans leurs robes blanches, s'écria d'un ton mesuré et solennel : — A genoux, mes frères, à genoux, mes sœurs, et prions pour le repos de l'âme d'Ermenouda, baronne de Rotenberg !

Et alors les assistants apprirent pour la première fois que celle qui avait été si longtemps leur génie tutélaire n'était autre que la femme du baron de Rotenberg, cette même femme que le monde supposait être morte depuis vingt ans, et à la mémoire de qui on avait élevé un superbe tombeau de marbre !

L'on pria durant un quart d'heure environ, puis, sur un signe du vénérable Hubert, tout le monde se retira, et quand une fois la porte fut refermée, Zitzka expliqua ce qu'il désirait qu'on fit.

— Les restes de la baronne seront enterrés cette nuit, dit-il ; et la tombe élevée à sa mémoire cessera d'être une hideuse moquerie. Je vais retourner au camp, et je reviendrai le plus vite possible, avec des provisions et des maçons pour ouvrir le monument de marbre et le sceller ensuite, lorsqu'on y aura déposé la mère de Blanche. Tu resteras ici, mon enfant, continua-t-il, en s'adressant à sa fille ; et Hubert te donnera toutes les explications que tu pourras désirer. Dans une demi-heure je serai de retour : nous procéderons à l'enterrement, et nous rendrons ensuite à la liberté les malheureuses victimes de cet infâme tribunal.

A ces dernières paroles du capitaine des Taborites, la plus grande agitation régna dans l'appartement. Parmi les prisonniers de la statue de bronze, les uns sentirent les forces leur manquer à l'idée de sortir du tombeau où ils avaient été enfermés vivants ; d'autres tombèrent à genoux et rendirent à Dieu des actions de grâce. Il y en eut qui éclatèrent en sanglots ; beaucoup se jetèrent dans les bras les uns des autres, et qui poussèrent des cris de joie, oubliant que le corps de leur bienfaitrice était là dans la chambre à côté d'eux.

Mais les plus heureux peut-être furent Lionel et Conrad, les deux pages de Henri de Brabant.

Zitzka recommanda Blanche à Hubert, et sortit seul, refusant de se faire accompagner à travers les souterrains. Il n'était pas fâché, d'ailleurs, de se trouver seul après les incidents qui venaient de l'ébranler, et il avait la persuasion qu'en étant muni de la lampe que lui avait remise l'intendant, il n'aurait pas de peine à retrouver sa route.

Il traversa la chambre circulaire, et entra dans la grande salle où se trouvait la statue de bronze. La curiosité le poussa à s'approcher de l'image pour la contempler ; mais à peine avait-il commencé à en étudier les détails, que le bruit de plusieurs pas se dirigeant de son côté frappa ses oreilles. Il se retourna, et vit la chambre circulaire déjà remplie d'hommes armés, et deux ou trois d'entre eux tenaient chacun une lampe à la main. Au même instant ils aperçurent Zitzka, et le reconnurent sur le champ.

Alors, pareils à des forcenés, ils se précipitèrent sur le taborite, pour se venger de l'homme qui était l'auteur de toutes leurs souffrances et de toutes leurs humiliations, de l'homme qui leur faisait endurer toutes les horreurs de la famine, et dans les mains de qui le château allait bientôt être livré !

— Quoi ! Zitzka ici ! Est-ce possible ! s'écria Cyprien qui conduisit la bande.

Le fait est que Cyprien craignant de tomber à la merci du capitaine-général des Taborites, avait déterminé quarante ou cinquante soldats de la garnison à profiter avec lui de l'obscurité de la nuit pour se frayer un chemin à travers les lignes de l'ennemi ; et ils traversaient en ce moment les souterrains pou-

gagner la petite chapelle. Cette bande se composait exclusivement des serviteurs jurés de la statue de bronze, et il entra dans leur projet de détruire en passant non-seulement cette image, mais aussi la machine infernale qui était au-dessous, afin que le vainqueur ne pût se former une idée de ce qu'étaient les mystères de cette association.

En voyant ces hommes se précipiter sur lui, et en s'apercevant qu'il était reconnu, Zitzka jeta sa lampe et s'arma de son épée. Mais dans l'effort soudain qu'il fit pour parer les coups qu'on lui portait, son pied glissa sur le pavé, et il tomba lourdement.

En une seconde, il fut terrassé par les misérables dont les yeux, rendus féroces par la faim, se fixaient sur lui avec une expression de rage triomphante. Déjà douze épées se levaient pour le frapper quand Cyprien s'écria avec force : — Ne le tuons pas ainsi, mes amis, que le plus grand de nos ennemis soit la dernière victime offerte à la statue de bronze !

Des acclamations unanimes accueillirent cette proposition.

— A l'œuvre, et ne perdons pas un instant ! cria Cyprien dont la soif de vengeance était encore accrue par l'air hautain et de défi avec lequel Zitzka le regardait lui et l'instrument de mort. Allons, que deux d'entre vous servent d'exécuteurs, qu'un autre approche une lumière, et l'usurpateur connaîtra les douceurs du baiser de la vierge !

En prononçant ces dernières paroles, Cyprien jeta un regard de haine diabolique sur le capitaine général. Puis, s'avançant vers la statue, il montra à deux de ses hommes le ressort qui mettait le mécanisme en mouvement. Alors les bras de la colossale image se déployèrent lentement, et toute la partie antérieure du corps s'ouvrit de la façon que nous avons décrite dans un précédent chapitre.

— Attendez que je m'assure que les lames sont bien tranchantes et les piqués bien pointues, s'écria Cyprien qui voulait ajouter au supplice de Zitzka, en lui en détaillant toutes les horreurs. Tu n'as plus qu'un œil, Zitzka, ajouta-t-il, mais celui-là aussi ne verra bientôt plus.

Cette plaisanterie fut accueillie par des éclats de rire.

Puis, sous prétexte de s'assurer que l'horrible engin de mort était en bon état, mais en réalité pour prolonger de quelques instants les tortures qu'il pensait infliger au capitaine général, Cyprien se baissa et regarda dans le corps de la statue.

Mais à cet instant, prompt comme l'aigle qui fond sur sa proie, une femme s'élança de l'extrémité opposée de la salle, sans manteau, sans voile ; et, avant même que l'exclamation de surprise poussée par les assistants eût cessé de vibrer dans l'air, avec la rapidité de la foudre, elle fut auprès de la statue de bronze. A ce moment, Cyprien retirait sa tête de l'image, il pouvait voir déjà les traits enflammés d'Étina et ses regards qui brillaient comme deux météores, quand celle-ci le poussa avec une force qui fut irrésistible.

Ce fut l'affaire d'un moment. Cyprien fut précipité dans l'intérieur de la statue de bronze ; les deux exécuteurs reculèrent avec épouvante, et les bras ainsi que les portes se refermèrent, tandis que la cloche annonçait que l'œuvre de destruction s'opérait.

Tous les assistants saisis de consternation, à l'exception d'Étina, qui, étendant le bras de l'air d'une pythionisse s'écria : — *Ainsi périt le misérable qui a causé ma perte et mon malheur !*

A peine avait-elle prononcé ces mots qu'il se fit un grand bruit dans les souterrains, et presque aussitôt la salle de la statue de bronze fut envahie par une foule de soldats taborites.

La sentinelle placée devant la petite chapelle voyant que la demi-heure était passée et que Zitzka n'était pas de retour, avait obéi aux instructions qui lui avaient été données.

En une seconde, les serviteurs jurés du tribunal secret furent mis hors de combat, Zitzka fut délivré du péril qui le menaçait, et Étina n'eut plus rien à redouter de ceux qui auraient été tentés de venger sur elle la mort de Cyprien.

Pendant ce temps, le mécanisme maudit avait fait son œuvre, et le ruisseau avait emporté jusqu'aux moindres traces de l'horrible tragédie.

#### LXIX

#### A chacun ses œuvres

Une heure ne s'était pas écoulée depuis la scène que nous ve-

nons de raconter, que bien des changements étaient survenus dans le château de Rotenberg.

La bannière des seigneurs avait été abaissée sur la tour centrale, et remplacée par celle des taborites. On avait apporté du camp des quantités de provisions et des vivres qui avaient été distribués aux assiégés. Les Taborites occupaient maintenant tous les portes, et ceux des seigneurs qui étaient considérés comme les auteurs de l'insurrection avaient été réunis dans un vaste appartement dont les portes étaient gardées par des sentinelles. Quant aux femmes, aux filles et aux enfants, on les avait fait entrer dans une pièce voisine.

On avait fait également sortir de leur tombeau les victimes de la statue de bronze que la dame blanche avait sauvées, et elles se trouvaient toutes rassemblées dans le plus magnifique salon du château.

Étina était prisonnière dans sa chambre où son oncle lui avait ordonné de se rendre ; mais elle était heureuse et triomphante, car elle s'était enfin vengée !

Dans une autre pièce étaient le capitaine général, sa fille et Hubert. Un courrier avait été dépêché au comte de Schonwald, avec une lettre écrite de la main de Zitzka ; un second avait été également envoyé à la chaumière du garde forestier Gaspard, et un troisième enfin au château d'Ildegarde.

Tous ces arrangements avaient été pris en moins d'une heure, et Zitzka et ses amis attendaient le baron de Rotenberg qu'il avait envoyé chercher.

Le baron ne tarda pas à être introduit. Il savait déjà que les Taborites étaient en possession de son château, il savait aussi qu'on avait découvert le secret de la statue de bronze, et il était naturel qu'il craignit d'être lui-même livré au supplice qu'il avait infligé à tant de malheureux. Mais il n'était pas un lâche, et ce fut d'un pas ferme qu'il s'avança en présence du capitaine-général.

Mais lorsque ses regards tombèrent sur Blanche, il reconnut en elle la jeune fille qui l'avait délivré du château de Prague et qui était l'objet des affections de son fils ; ce fut avec un étonnement indicible qu'il chercha à s'expliquer sa présence dans le château, et surtout la familiarité avec laquelle elle s'entretenait avec Zitzka. Il ne fut pas moins surpris de trouver Hubert au nombre des personnes appelées à le juger.

D'un geste de la main, Zitzka ordonna aux gardes de se retirer, puis il fit signe au baron de Rotenberg de s'asseoir. Celui-ci prit le siège que lui désigna le capitaine-général, et regardait alternativement Hubert et Blanche comme pour lire sur leur visage le sort qui lui était réservé. Mais Hubert évita de rencontrer son regard, tandis que Blanche, émue par tous les incidents dont elle avait été témoin, suppliait son père de se montrer miséricordieux.

— Baron de Rotenberg, dit Zitzka en rompant enfin le silence et d'un ton solennel, je commence par vous dire que vous n'avez rien à craindre pour votre vie. Si grands qu'aient été vos crimes, pas un cheveu ne tombera de votre tête ; mais je dois vous prévenir qu'un emprisonnement perpétuel vous mettra désormais dans l'impossibilité de continuer votre coupable carrière. Vous serez, d'ailleurs, entouré des égards dus à votre rang.

— La vie que vous m'accordez ne vaut pas la peine que je vous remercie, répliqua le baron de Rotenberg d'un ton de défi.

— Ne vous hâtez pas tant, dit Zitzka avec solennité ; car il se peut que les révélations que j'ai à vous faire éveillent quelque bon sentiment jusqu'à ce jour endormi dans votre âme. Je ne croirai jamais, malgré toutes les mauvaises influences au milieu desquelles vous avez été placé, je ne croirai jamais, dis-je, que vous soyez parvenu à étouffer toute émotion noble et généreuse.

(A continuer.)

#### Lettres non réclamées au Bureau de poste Ste. Anne

Boucher, Frs.—Boucher, Augustin—Bois, Jean, fils de Clém.—Dionne, C. T.—Dechiène, Mme Jos.—Deslauriers, A.—Durand, Joseph—Grondin, Abraham—Grondin, Vve Étienne—Grondin, Norbert—Dubé, Henri—Gagné, Thomas—Grondin, Bruno—Gignier, Tréséle—Dévêque, Napoléon—Litallien, Frs.—Lizotte, M.—Martin, Prudent—Moreau, Luc—Moreau, Eliza—Ouellet, Ed.—Ouellet, Chs. fils de Germ.—Petit, Frs.—Sirois, Évangéliste—Taillardins, Marie—Tardif, Chycologue.